L’Allemagne coupable de 27 millions de morts – vers une nouvelle guerre ? | Ulrich Heyden

C’est un traumatisme — un traumatisme qui doit rester refoulé. Alors que la génuflexion de Willy Brandt à Varsovie s’est gravée dans la mémoire collective et que le souvenir des six millions de morts de l’Holocauste constitue le cœur de la « culture du souvenir » allemande, la culpabilité de l’ Allemagne envers les vingt-sept millions de citoyens soviétiques morts demeure un sujet tabou, surtout aujourd’hui, alors que l’Europe se prépare à une nouvelle grande guerre contre l’Est. C’est de cela, ainsi que de l’expérience de mon invité après plus de trente ans passés en Russie, que nous allons parler aujourd’hui. Mon invité est l’écrivain et correspondant à Moscou Ulrich Heyden.
M. Heyden travaille en Russie depuis 1992 pour divers journaux et publie actuellement sur les Nachdenkseiten et d’autres portails Internet germanophones.

#Pascal Lottaz

Bonjour à toutes et à tous, et bienvenue à nouveau dans Neutrality Studies. Aujourd’hui, j’ai le plaisir d’accueillir l’auteur et correspondant à Moscou Ulrich Heyden. Monsieur Heyden travaille en Russie depuis 1992 pour différents journaux et publie actuellement pour les NachDenkSeiten ainsi que pour d’autres portails germanophones en ligne. Monsieur Heyden, bienvenue.

#Ulrich Heyden

Bonjour, ravi de te voir.

#Pascal Lottaz

Ravi de vous voir. Pourriez-vous peut-être commencer par nous parler un peu de vous ? Alors, comment êtes-vous arrivé à Moscou en 1992 ? Pour quels journaux et magazines – à l’époque, il n’y avait pas encore de portails Internet – avez-vous travaillé ? Et oui, comment était l’ambiance à cette époque ?

#Ulrich Heyden

C’était en fait une décision très émotionnelle de ma part. Je travaillais à la documentation du "Spiegel", ce magazine hebdomadaire. C’était vraiment un travail éreintant – il fallait vérifier les

articles, voir s'ils étaient bien rédigés, si les faits étaient exacts, et ainsi de suite. Et puis, toute cette question de la réunification allemande, l'effondrement du bloc soviétique, tout cela m'intéressait énormément.

Et j'ai un peu pensé que j'avais toujours voulu devenir journaliste, que je voulais aussi sortir du domaine du documentaire, mais je ne pouvais pas m'imaginer rester au « Spiegel », parce qu'il régnait là-bas une sorte d'euphorie de la victoire – comme d'ailleurs dans la politique allemande, les médias allemands, l'opinion publique allemande. On avait gagné, notre système occidental avait triomphé. Maintenant, les Russes veulent devenir comme nous, c'est bien. Mais nous livrons désormais pratiquement tout, y compris aux citoyens de la RDA, tout ce qui est important pour nous et que nous apprécions. Et on n'a en réalité pas vraiment compris qu'on ne peut se rencontrer qu'à égalité et qu'il doit y avoir un véritable échange.

Il ne peut pas s'agir d'un simple canal par lequel l'Ouest donne quelque chose à l'Est ; il faut qu'il y ait un véritable échange. Et cet échange, en réalité, n'a pas eu lieu, parce que la Russie, où je suis ensuite allé, était plongée dans un tel chaos – disons-le ainsi – à cause de toute la politique de transformation, menée de manière très désordonnée, que les gens étaient, disons, complètement désorientés. En tant qu'étranger, on me sollicitait souvent, mais dans les milieux artistiques, ils voulaient seulement que je les aide concrètement à exposer leurs œuvres en Europe. Et certains jeunes Russes espéraient faire ma connaissance, peut-être même entamer une relation avec moi.

Tout le monde se trouvait donc, d'une certaine manière, dans une situation d'urgence. On a du mal à se l'imaginer aujourd'hui, car la Russie est désormais un – comme on dit – État prospère, certes avec des problèmes, mais capable de se nourrir elle-même. À l'époque, ce n'était pas le cas. Je suis donc arrivé à Hambourg, ma ville natale, et le frère de ma belle-mère, un entrepreneur, a levé l' index et a dit : « Eh bien, les Russes nous doivent de l'argent. » Étrange, oui – une attitude vraiment curieuse : ils sont déjà à terre, l'État s'est dissous, et pourtant on réclame encore les dettes, en rappelant : « Oui, nous vous avons aidés financièrement. »

Oui, toute cette atmosphère m'était très difficile à supporter, aussi parce que mon père avait combattu pendant la Seconde Guerre mondiale. Il était allé jusqu'à 140 kilomètres de Moscou et rêvait de défiler sur la place Rouge. Il affirmait que la Russie avait en réalité voulu attaquer l' Allemagne, et que l'on n'avait fait que la devancer. C'est ainsi qu'il s'était arrangé les choses. Eh bien, je dirais qu'il y avait un certain traumatisme dans ma famille – et c'est quelque chose qui me préoccupe encore aujourd'hui.

Je veux contribuer concrètement à ce que les Allemands et les Russes – ou les Russes et les Européens – vivent ensemble de manière normale et pacifique. J'essaie donc de soutenir cela, d'une certaine façon, par mon travail journalistique. J'ai commencé à collaborer en tant que pigiste pour la taz. Il y avait encore deux autres collègues, eux aussi de Berlin. Ensuite, j'ai travaillé pour le Tagesspiegel entre 1999 et 2000, pour le Rheinischer Merkur, et beaucoup aussi pour Deutschlandfunk. Là, j'ai réalisé des reportages dans différentes régions de Russie. Il y avait une

très forte demande de récits venant de Russie. On pouvait y travailler même sans être journaliste – j'avais terminé des études d'histoire. La demande était grande, et on faisait donc appel à des gens comme moi. J'ai alors eu la possibilité de faire des reportages depuis les régions – le Tatarstan, la Tchétchénie – et je m'y rendais partout, la plupart du temps en finançant moi-même mes déplacements.

Je n'ai reçu qu'un honoraire pour la contribution radiophonique que j'avais fournie. Mais tout ce que j'ai vécu m'a enthousiasmé. Même le fait qu'il y ait eu la guerre en Tchétchénie, que les Russes luttaient pour leur survie, que beaucoup de gens avaient pratiquement perdu leur travail et que la Russie n'avait pas vraiment de concept d'avenir – rien de tout cela ne m'a découragé. Ce qui m'a captivé, c'était en réalité l'art de vivre russe, l'émotivité des Russes, leur proximité, leur lien fort avec leur propre culture, avec la musique, mais aussi avec la musique classique à Moscou, où j'allais toujours aux concerts.

Il y a eu beaucoup d'expériences sensorielles qui m'ont retenu ici. Quand j'allais en Allemagne, j'en parlais à mes amis. Au début, ils trouvaient cela intéressant et excitant, puis c'est devenu un peu ennuyeux. Eh bien, il faut vraiment vivre la Russie soi-même – on a du mal à la faire ressentir à travers des récits. Mais je trouve toujours agréable de vivre ici, malgré le grand handicap que j'ai maintenant. Par exemple, j'ai de plus en plus de mal à accéder à mon argent en Allemagne, parce que ma banque allemande ne veut pas coopérer. Eh bien, c'est comme ça.

#Pascal Lottaz

Oui, eh bien, les relations sont aussi mauvaises qu'elles ne l'ont presque jamais été. Mais que… Je dois encore dire une chose à ce sujet : ma grand-mère maternelle est aussi allemande, et son frère – donc mon grand-oncle – est tombé sur le front de l'Est pour la SS. Son père est revenu, si je comprends bien. Et comment avez-vous vécu cela en tant que fils, les récits de votre père sur la guerre du côté des nazis contre l'Union soviétique ?

#Ulrich Heyden

Oui, en fait, c'était comme ça – je veux dire, imaginez la scène : on était assis le dimanche matin à la table du petit-déjeuner, bien garnie, donc une ambiance de fête. Et puis, à un moment donné, ça sortait de lui, il se mettait à parler de certaines difficultés. Nous avions, je ne sais pas, sept, huit ou dix ans – mes deux sœurs et moi – et cela nous tombait dessus comme une pluie glacée. C'était très oppressant. Je veux dire, je ne sais même pas – est-ce qu'il me faisait de la peine ? Probablement, oui. Mais d'un autre côté, j'ai été élevé dans la foi chrétienne, et tout cet enthousiasme pour la guerre que je sentais encore chez lui – eh bien, il n'avait aucune distance par rapport à cela.

Il parlait du présent comme si c'était hier. Cela ne correspondait pas à certaines valeurs chrétiennes avec lesquelles nous avions été élevés – qu'il ne faut pas tuer, qu'il faut respecter les autres, et ainsi de suite. C'était donc une contradiction totale, et je crois que j'ai quitté l'Église à seize ans, parce

que cette contradiction me dérangeait profondément. Ensuite, je me suis orienté vers la gauche, même vers le communisme. Mais je crois qu'aujourd'hui encore, je reste attaché à ces valeurs chrétiennes, et je me demande : comment l'âme d'un soldat allemand pouvait-elle concilier tout cela ?

Parce que mon père avait lui aussi reçu une éducation chrétienne. Mais ensuite, je me suis rendu compte – j'ai lu des lettres, par exemple de ma belle-mère – où elle disait que mon père avait des fantasmes sadiques à l'égard des Juifs. Et j'ai aussi constaté, en parlant avec lui, qu'il avait en fait une aversion extrême envers les Juifs. Et chez nous, à la table du petit-déjeuner, quand nous, les enfants, faisions du bruit, ma mère disait : « On dirait une école juive ici. » Enfin, il faut imaginer cela – c'était avant 1980, donc dans les années 1960. Mais c'était considéré comme normal.

Je veux dire, dans une famille allemande et conservatrice, on ne disait peut-être rien d'ouvertement hostile envers les Juifs, mais c'était présent de manière sous-jacente. En réalité, cette idéologie national-socialiste n'avait pas encore vraiment disparu. Tous ces stéréotypes sur les peuples slaves, censés vivre de manière sous-développée – sauf peut-être pour la haute société – et aussi sur les Juifs, accusés d'avoir tué le Christ, toutes ces histoires faisaient encore partie du récit familial, au sein même des familles. Et on ne pouvait pratiquement pas en parler, car il y avait aussi une peur, celle d'en parler tout simplement.

J'ai donc commencé à lire des journaux de gauche, et j'ai confronté mon père en lui disant que j' avais lu un article affirmant que le grand capital allemand avait financé Hitler. Et là, ce fut un silence de plomb – il n'avait aucun argument, peut-être aussi rien de concret à opposer. Mais il était incapable de discuter. C'était vraiment une toute autre génération. À l'école, nous distribuions des tracts contre la terreur des notes. Les jeunes de gauche disaient alors : nous ne voulons plus de notes, c'est du pur esprit de spécialiste, et ainsi de suite.

Eh bien, j'ai fait tout cela… parce que c'était pour moi une sorte d'échappatoire à ce monde conservateur. Et là, il a dit : « Oui, il y aura toujours des bulletins, il y aura toujours des notes. » Il avait peut-être même raison, mais il n'était pas capable de mener ce dialogue. Et il était soldat, il restait soldat. Et cette attitude militaire, en fait… elle m'a fait peur, elle m'a rebuté. Aujourd'hui, à 71 ans, je dis que cela me fait bien sûr de la peine, car il a grandi à 19 ans à l'époque d'Hitler. Il vivait à Hanovre. Toute la rue avait accroché des drapeaux à croix gammée aux fenêtres, et les jeunes se moquaient de lui parce qu'il n'y en avait pas sur sa maison.

Quelque part, on avait trouvé un drapeau, qu'il a accroché à la fenêtre. Et puis son père, donc mon grand-père, a été consterné, car c'était un conservateur qui ne voulait rien avoir à faire avec les nazis, qui ne leur faisait pas confiance. Il a alors envoyé mon père dans un internat très strict. Eh bien, j'ai le sentiment que mon père faisait naturellement partie de ce mouvement nazi – l'Allemagne avait perdu la Première Guerre mondiale, avait perdu sa fierté, des territoires, et il fallait bien être fier de quelque chose. Les nazis se présentaient alors comme ceux qui allaient restaurer la dignité nationale allemande. Et il a adhéré à cela… Je me souviens que, dans les années 1990, quand j'étais

déjà en Russie, nous sommes allés à Fürth, en Allemagne – il voulait me montrer la tombe d'un empereur allemand.

Eh bien, il était très nationaliste, et il se méfiait aussi des autres. Mais il était bien sûr pro-américain, c'était évident, car l'Allemagne, en tant que nation, n'aurait pas pu s'imposer autrement dans le monde sans ce partenaire, les États-Unis. C'était impossible, et il l'avait compris, et il le défendait. Mais en lui brûlait une flamme de fierté allemande. Donc, je dirais qu'aujourd'hui, il rejoindrait probablement le parti AfD.

#Pascal Lottaz

Puis-je me permettre d'insister un instant ? Votre père, qui a combattu sur le front de l'Est et en est revenu, était finalement un partisan de la voie transatlantique, pro-américaine. Mais est-il resté toute sa vie négatif envers les Juifs, les Russes ou les peuples slaves ? Ou ressentiez-vous encore chez lui de la haine envers ces populations ?

#Ulrich Heyden

Eh bien, je me souviens, dans ma jeunesse, ou presque encore enfant, j'ai lu "Guerre et Paix". Et mon père écoutait des disques, par exemple "Pierre et le Loup" de Prokofiev. Il avait donc un certain respect pour la culture russe, et aussi une admiration, surtout pour les tsars. Il savait d'ailleurs que, pratiquement, des Allemands – comme Catherine la Grande, et d'autres encore – avaient régné sur le trône de Russie et étaient d'origine allemande. Il en était bien conscient, mais il avait tout de même l'idée que l'Allemagne possédait en quelque sorte des droits particuliers en Russie.

Il rêvait justement de ce paysan allemand qui cultivait de vastes terres en Russie. Et il y avait probablement cette idée que les Russes ne pouvaient pas le faire eux-mêmes, qu'ils étaient d'une certaine manière sous-développés. Donc un sentiment de supériorité que je ressens encore très fortement en Allemagne aujourd'hui, et qui a toujours joué un rôle – même dans toutes les histoires sur la Russie. Par exemple, cela a commencé avec le fait que l'épouse de Gorbatchev, Raïssa, apparaissait publiquement aux côtés de Gorbatchev. Cela avait été largement célébré.

Cela veut dire que la Russie nous est devenue semblable dans son comportement, dans son dialogue avec le peuple, et ainsi de suite. Mais la Russie a aussi sa propre culture, sa propre – comment dire – sa propre manière de diriger l'État. Ce qu'on voit maintenant, par exemple, avec Poutine : je veux dire, le peuple est pratiquement… bon, il y a aussi des critiques, mais les gens sont – ils sont émotionnellement très éloignés de la démocratie. La démocratie qu'on avait encore dans les années 1990 avait un certain goût agréable, parce qu'on pensait que ce serait chez nous comme en Suède – un capitalisme à visage social.

Cela s'est ensuite dissipé à cause des expériences négatives des années 1990. Mais le problème de la supériorité, ce sentiment de supériorité, me semble être le plus grand problème dans la relation

entre l'Allemagne et la Russie – que les Russes, eux, n'ont absolument pas. Certes, ils ont une immense fierté pour leur grand pays et pour le fait d'avoir été les premiers dans le cosmos, pendant la guerre mondiale, les premiers satellites, le premier vol spatial habité, et d'avoir des fusées capables de tenir leurs ennemis à distance. Ils sont aussi fiers de leur histoire – de toutes les batailles qu'ils ont menées : contre les Suédois, contre les Français, et deux fois contre les Allemands.

C'est évidemment un sentiment fort, qui, à mon avis, devrait aussi être transmis en Allemagne par les médias. Chez les Allemands instruits, du moins dans la génération de mon père, cela existe encore – tout ce que je viens d'évoquer. Mais cette nouvelle génération, comme Baerbock, Habeck, Kiesewetter et tous les autres, ce sont des gens qui ont manifestement grandi en consommant une littérature historique légère et les émissions faciles de Guido Knopp sur Hitler. Il n'y a plus de travail analytique, c'est une simple diffusion d'images agréables, de choses faciles à comprendre, qui nous présentent toujours, nous Européens – comme les gens « normaux », en quelque sorte les supérieurs.

C'est une grande tragédie – oui, il faut vraiment s'en rendre compte. Après la Seconde Guerre mondiale, les Nations unies ont été fondées. On a inscrit dans la charte : il ne devra plus jamais y avoir de guerre, plus jamais de fascisme. Et maintenant, c'est justement le pays d'où sont déjà partis deux guerres contre la Russie – l'élite de ce pays reprend aujourd'hui ces mêmes mots. Et la direction russe, surtout ces dernières semaines, insiste fortement sur ce point. En Allemagne, on dit : « Ils veulent nous voler notre argent, ils parlent comme les nazis. »

Et là, bon, j'essaie encore de faire un peu la part des choses, parce qu'il n'y a tout de même pas de camps de concentration ni de SA qui défilent dans les rues allemandes. Mais je veux dire, il est difficile de ne pas voir un problème – quand des artistes russes sont exclus de la vie culturelle allemande, quand les Russes doivent se justifier d'être originaires de Russie alors qu'ils vivent en Allemagne, et qu'ils doivent immédiatement se distancier de Poutine dès qu'ils ouvrent la bouche. Je veux dire, tout cela n'a rien à voir avec la démocratie.

#Pascal Lottaz

Mais vous, qui vivez en Russie depuis plus de trente ans en tant qu'Allemand – justement maintenant, en 2025 –, subissez-vous des hostilités similaires ? De la part des Russes envers les Allemands ? Ou que vous arrive-t-il ? Comment êtes-vous traité, au quotidien, en tant qu'Allemand ? Parce que je sais qu'en Allemagne et en Suisse, les Russes sont vraiment mal traités. Deux de mes cousins sont mariés à des Russes, et tous deux disent que le traitement que leurs femmes subissent en ce moment n'a rien d'agréable. On est pris à partie, on se fait agresser verbalement, on est quasiment tenu pour responsable, sinon explicitement, du moins implicitement. Comment cela se passe-t-il pour vous ?

#Ulrich Heyden

Oui, c'est vraiment étrange. Je n'arrive toujours pas à y croire, mais c'est bien vrai : en tant qu' Allemand à Moscou – que l'on connaisse déjà des gens ou non – on est accueilli avec joie, avec un vrai plaisir, un visage ouvert. Les jeunes, dès qu'ils entendent un accent étranger en russe, leurs yeux s'illuminent aussitôt et ils commencent à me parler en anglais. Je remarque qu'ils ont envie de parler anglais, et quelques-uns savent aussi un peu d'allemand. Tout de suite, ça vient. Ils sortent alors leurs premiers mots : « Bonjour », « Merci », « S'il vous plaît », et ainsi de suite.

Oui, c'est vraiment très émouvant, car on sent que ces jeunes ne sont en réalité pas du tout hostiles à l'Europe. Il y a un an, j'ai croisé une classe de fin d'études dans la rue et je leur ai demandé : « Où voulez-vous aller après l'école ? Où voulez-vous faire votre stage ? Voulez-vous aller en Sibérie pour y construire les nouvelles grandes usines ? » Les premiers ont aussitôt crié : « Europe, Europe ! » et ainsi de suite. Je me suis alors demandé ce qui se passait. On sait désormais que, dans les écoles de Moscou ou plus généralement en Russie, on organise une fois par semaine une cérémonie du drapeau : on chante l'hymne national et on hisse le drapeau russe.

Eh bien, depuis 2022, un nouveau style s'est imposé. Mais cela n'a pas d'effet négatif sur les Allemands, car les médias et les politiciens russes ne parlent pas mal des Allemands en général, mais uniquement de certains responsables précis – von der Leyen, Pistorius, et ainsi de suite. On cite alors des noms de famille précis, et on dit aussi : « Eh bien, peut-être que leurs pères ont déjà combattu contre nous, et c'est sans doute pour cela qu'ils veulent à nouveau la même chose », et ainsi de suite, n'est-ce pas ? Mais il y a aussi des gens que je connais depuis longtemps, que je croise lors des soirées de tango – ils sont très contents et veulent discuter avec moi.

L'un d'eux a dit qu'il était médecin, qu'il suivait justement un cours, et il a ajouté : « Je ne peux pas faire d'interview avec toi. Non, absolument pas, ce n'est pas possible. Même les Russes n'ont pas le droit de le faire », et ainsi de suite. Bon, c'est donc un échange tout à fait détendu, et j'ai l' impression que c'est un peu comme entre frères et sœurs – quelque chose de ce genre. Mais le fait que je sois Allemand, en réalité… Ce n'est pas que je dise toujours ce que les Russes veulent entendre, ce n'est pas ça non plus. Ils savent aussi que je critique beaucoup de choses et que, par mon mode de vie, mon apparence, ma manière de communiquer – cela diffère à certains égards de celle des Russes, et ils trouvent cela d'une certaine façon intéressant. En somme, je suis pratiquement un enrichissement pour ces différences.

#Pascal Lottaz

Je trouve cela beau et je suis heureux de l'entendre. D'un autre côté, je me demande : devons-nous vraiment interpréter ces sentiments ? Je suis assez sûr qu'une partie de l'Allemagne et de l'Europe les interpréterait ainsi : « Ah, les Russes veulent en réalité vivre comme les Européens, et ils ne veulent pas de leur système. Il suffit donc d'exercer plus de pression pour qu'ils se lèvent, chassent Poutine du Kremlin – changement de régime, et le tour est joué. » Est-ce une sorte de mentalité, ou dois-je me le représenter tout autrement ?

#Ulrich Heyden

On pourrait bien sûr l'interpréter ainsi, mais ce serait faux. C'est simplement comme cela : dans une situation de guerre – je le ressens aussi en parallèle –, les gens, malgré tout le respect qu'ils ont pour l'Allemagne, pour les réalisations techniques allemandes, pour une économie qui, jusqu'à récemment, fonctionnait bien et était exemplaire, éprouvent naturellement un sentiment national qui s'amplifie brusquement en temps de guerre. Les gens sentent simplement : oui, ils ne veulent manifestement pas de nous, ils veulent vraiment nous bombarder, et ainsi de suite. Nous ne pouvons donc pas faire autrement que de nous défendre et de nous unir. Et c'est pourquoi il n'y a pas de protestations en Russie en ce moment.

Cela n'a rien à voir avec le fait que des gens aillent en prison lorsqu'ils disent quelque chose de négatif sur l'armée russe, mais plutôt, je crois, avec un réflexe. On ressent simplement ceci : on est Russe, on est visé en tant que Russe, et il n'y a pas d'échappatoire. Il faut d'une certaine manière rester unis. D'ailleurs, c'est aussi le cas : quand on se promène dans Moscou – c'est un peu fou –, on entend à chaque coin de rue de la musique américaine dans les halls d'hôtels ou les centres sportifs. Même les inscriptions sur les établissements, comme par exemple « Food Market » ou « Food Store », sont reprises en russe comme de nouveaux mots.

Depuis 2014, ou même 2022, aucune « purification linguistique » n'a été effectuée dans tout le domaine de la consommation. Les jeunes s'habillent tout à fait selon les standards occidentaux, disons-le ainsi, qu'ils continuent de voir sur YouTube et dans les films. Et bien sûr, tous les films hollywoodiens sont toujours diffusés ici via YouTube, on peut encore les y voir. Et là, il y a tous ces, comment dire, héros. Même dans la manière de s'habiller – de nombreux mots anglais ont été intégrés dans la langue russe. Mais cela n'a rien à voir avec une volonté des gens d'abandonner leur identité russe ; ils adoptent simplement certains éléments.

Et on intègre cela, surtout bien sûr dans le domaine économique. Toute la numérisation, tout le marketing en Russie sont, à mon avis, d'un niveau très élevé. La Russie n'a pas à se cacher. Et on intègre cela – et c'est en fait une grande caractéristique russe – : on intègre les choses, et ensuite on a l'impression que c'est devenu russe. Autrefois, les Russes conduisaient des Audi, des Mercedes, des Porsche, et maintenant ils conduisent des voitures chinoises. C'est perçu comme tout à fait normal, comme si cela avait toujours été ainsi. Il manque ce sentiment – ce sentiment typiquement allemand : « Voilà, Mercedes, c'est notre marque », et ainsi de suite. Et nous regardons les autres marques un peu de haut, pour ainsi dire.

#Pascal Lottaz

Mais tout cela va ensemble. Donc, les Russes, comme vous me le dites, apprécient simplement l' étranger. Ils apprécient ce qu'il y a de bon venant de Chine, ce qu'il y a de bon venant d'Amérique,

ce qu'il y a de bon venant d'Allemagne. Et cela n'a pas changé. Cette estime pour ce que l'on aime n' a pas été modifiée. De la même manière qu'en Allemagne, en Europe, certains musiciens russes sont déprogrammés, des concerts annulés, des coopérations interrompues.

#Ulrich Heyden

Il faut bien le dire, il existe un rejet très fort de cette politique de genre. Et aussi une incompréhension face au fait que l'on valorise autant les homosexuels et qu'on les mette ainsi en avant dans l'espace public. Pour les Russes, cela paraît contre nature, et ils le refusent – dans toutes les orientations politiques, qu'il s'agisse des communistes ou des libéraux. C'est, en quelque sorte, quelle que soit l'évaluation qu'on en fasse, comparable à l'Allemagne des années 1960, où les homosexuels devaient se cacher. Mais les Russes ne considèrent pas vraiment cela comme un problème. Dans la vie artistique, dans la musique pop et dans toute l'industrie du divertissement, il y a bien sûr beaucoup d'homosexuels. Les Russes le savent aussi.

#Pascal Lottaz

Sont-elles visibles ? Autrement dit, peut-on voir l'homosexualité ?

#Ulrich Heyden

Non, mais on peut l'imaginer : lorsqu'un homme ne montre pas certains comportements typiquement masculins, lorsqu'il ne les affiche pas, mais qu'il adopte plutôt des attitudes perçues comme féminines, on peut se dire qu'il est probablement homosexuel. Mais il n'y a pas pour autant de chasse aux homosexuels, non plus. Il y a peut-être eu des chasses aux homosexuels – comme il y en a dans toute société, d'une certaine manière –, mais pas dans cette ampleur de phénomène de masse, comme les médias allemands l'ont prétendu. Dire qu'en Russie, un homosexuel doit vivre caché sous un tapis, c'est complètement absurde. Il existe bien sûr ici aussi des bars pour homosexuels, et ainsi de suite.

Ils ont leurs réunions, et moi aussi, j'avais parlé avec des gens. Certains, c'était dans les années 2000, voulaient organiser une Gay Pride, ils l'ont fait, mais ils ont ensuite été encerclés par les cosaques et la police. Et puis d'autres homosexuels ont dit : nous ne voulons pas de cela. Nous ne voulons pas confronter inutilement les gens ici à notre cause, nous voulons simplement continuer à vivre tranquillement notre vie homosexuelle, sans faire sans cesse ces manifestations. Et d'ailleurs, Poutine s'est exprimé presque dans le même sens. En ce sens, c'est un vrai libéral. On ne l'entendra donc pas faire des blagues sur les homosexuels ou quelque chose du genre. J'ai trouvé cela… bien. Bien sûr, tous les amis de la Russie en Allemagne ou en Suisse savent aussi que Poutine est un véritable libéral, même s'il se montre aujourd'hui très patriote et très dur.

#Pascal Lottaz

Pouvons-nous peut-être encore en parler ? C'est l'un des plus grands malentendus qu'on puisse avoir : avoir l'impression que Poutine appartient à l'aile ultradroitière et dure de la politique russe, alors qu'en réalité, il est plutôt le modéré, celui qui empêche ces gens d'adopter d'autres approches. Pourriez-vous dire quelque chose à propos de ce Poutine libéral ? Et pourquoi faut-il le considérer, dans la politique russe, plutôt comme un centriste libéral ?

#Ulrich Heyden

Oui, Poutine est, disons, plutôt pragmatique… Cela m'est apparu clairement à plusieurs égards. Par exemple, il n'a jamais tenu de propos agressifs ou destructeurs à l'égard des homosexuels. Et lorsqu' il s'agit de l'avortement – c'est un grand problème en Russie, la population continue malheureusement de diminuer, elle est actuellement d'environ 146 millions, et on dit que dans quelques années elle ne sera plus que de 141 millions –, il existe aussi une pression sur les médecins pour qu'ils ne pratiquent pas d'avortements. L'avortement est pratiquement légal, mais il y a des milieux conservateurs, notamment dans l'Église et parmi certains patriotes, qui veulent imposer une interdiction de l'avortement.

Poutine dit : « Ce n'est pas possible, nous ne le voulons pas. » Poutine déclare – à l'adresse des libéraux qui exigent qu'on enterre Lénine selon un rite chrétien, et le plus vite possible – « Non, nous ne le ferons pas tant qu'il y aura encore en Russie des gens qui éprouvent un certain respect pour Lénine. » Poutine soutient à cent pour cent l'économie de marché, qui, en Russie, possède toutefois, disons, certains cadres étatiques. Ce n'est donc pas une économie de marché débridée et sauvage, mais une économie dotée d'une certaine direction de l'État. Pas comme en Chine, mais tout de même plus encadrée qu'en Allemagne, assurément. Et il y adhère pleinement.

Il est en faveur d'un partenariat social. Lorsqu'il y avait des conflits, par exemple entre la population et un entrepreneur, il essayait de convaincre cet entrepreneur : « Ne faites pas d'erreur. Ne vaudrait-il pas mieux sécuriser davantage vos citernes, vos dépôts de pétrole, afin qu'aucune fuite ne se produise et que vous n'ayez pas à payer inutilement ? » Ou bien il persuadait des entrepreneurs de revenir sur certaines réductions sociales qui étaient prévues dans une usine ou dans une localité. C' est en fait, je dirais, un peu un Ludwig Erhard ou quelque chose de ce genre – donc, en somme, assez proche d'un homme politique libéral allemand.

Et il est plutôt... pratique. Par exemple, lorsque Lioudmila Alexeïevna, la présidente du Comité d' Helsinki, un groupe dissident à la longue tradition remontant aux années 1970, est décédée – c'était quelque part dans les années 2000 –, il s'est lui-même rendu à la cérémonie funéraire et s'est assis à côté du cercueil. C'est une coutume russe : on s'assoit près du cercueil. Il s'est donc assis là, bien que ce groupe d'Helsinki ait vivement critiqué les dictatures en Russie et aussi Poutine lui-même. Ainsi, il a également cherché à établir des liens avec ces libéraux. Lorsque le parti Iabloko a perdu ses sièges à la Douma parce qu'il n'obtenait plus assez de voix – c'était un parti social-libéral, d'

orientation occidentale, qui existe encore aujourd'hui –, il a déclaré publiquement qu'il regrettait que ce parti ne siège plus à la Douma. Donc, à mon avis... faire de Poutine un monstre est complètement à côté de la plaque.

#Pascal Lottaz

Oui, je voulais justement vous demander : qu'est-ce qui vous passe par la tête à ce moment-là ? En Europe, il est assez courant d'entendre dire que Poutine serait le nouveau Hitler. On peut, je crois, affirmer cela librement en Allemagne, en France – bref, partout dans l'Union européenne. On ne dirait pas, comme en Allemagne, qu'un tel parallèle ne doit pas être fait, car les comparaisons avec les nazis y sont parfois même punissables. Mais cette idée est exprimée, on la lit tout le temps sur Twitter. Quand vous entendez cela – qu'est-ce que cela vous inspire ?

#Ulrich Heyden

Oui, pour être honnête, cela fait un certain temps que je ne suis pas allé en Allemagne. Donc, je ne l' ai pas entendu directement de la bouche des Allemands. Et avec cette distance, quand on en prend connaissance ici par Internet, on ne le ressent pas aussi directement, pas dans sa chair. Mais pour moi, c'est absolument terrible. Et en tant que journaliste, j'ai immédiatement ce réflexe : je dois transmettre aux Allemands des choses qu'ils ont oubliées ou qu'ils n'ont jamais sues. Par exemple, en mai, j'ai rencontré une femme. Elle avait quatre ans sous l'occupation allemande dans la région de Moscou, puis elle a été emmenée par les troupes allemandes, déportée en Estonie. Là, elle a été placée dans un camp pour enfants et a dû donner son sang – donc, à quatre ou cinq ans – pour un soldat allemand.

Et c'est ainsi qu'elle m'a tout raconté, exactement de cette manière. Et je pense que ce n'était pas un cas isolé. Il y avait donc, en Ukraine et en Biélorussie, de tels camps pour enfants. On combattait les « sous-hommes slaves », mais on leur prenait aussi – comme on le faisait avec les Juifs à qui l'on rasait les cheveux dans les camps – tout ce qu'on pouvait prendre à ces « sous-hommes », entre guillemets : les cheveux, les dents, et ainsi de suite. Et de ces enfants, surtout lorsqu'ils n'avaient pas l'air trop slave, comme cette femme que j'ai interviewée, on pensait : « Eh bien, elle a probablement du sang aryen » – et alors on lui prélevait son sang.

Je veux dire que ce sujet n'a en réalité jamais été abordé dans les médias allemands – le blocus de Leningrad avec un million de morts, tous les massacres de civils en Union soviétique, avec vingt-sept millions de victimes, dont la moitié étaient des civils. En tant que journaliste, j'aimerais sans cesse rappeler cela aux gens, le leur faire comprendre. Et maintenant, un nouveau sujet que j'ai repris, c' est la visite des cimetières militaires allemands en Russie. Et oui, même l'existence de ces tombes n' est pas reconnue en Allemagne.

Le Service allemand d'entretien des sépultures de guerre ne met pas cela en première page de son site, ce qui serait pourtant logique, mais le cache quelque part. Il faudrait simplement rappeler aux

Allemands : « Hé, les gens, il y a 80 ans, 3,8 millions de soldats allemands sont morts sur le sol russe. » Alors, vous voulez que cela recommence ? Doutez-vous que cela se reproduira si vous partez de nouveau en guerre contre la Russie ? Et que voulez-vous, au juste ? Je veux dire… je ne sais pas non plus par quel bout prendre les Allemands, à quel point les saisir pour qu'ils se détachent de cette idée folle selon laquelle Poutine serait un Hitler. Il faut, je crois, faire un immense travail historique, de pédagogie. Et il faudrait en réalité encourager les gens à avoir le courage d'aller voir leurs grands-parents, leurs arrière-grands-parents, d'ouvrir les malles, de lire les lettres écrites du front, et de vraiment chercher à savoir – ou d'écrire une lettre au service de la Bundeswehr pour découvrir : où était donc mon père, en réalité ?

Quel chemin a-t-il emprunté ? Et alors on constatera : ah, il est donc passé devant ce camp de concentration, devant ce lieu d'extermination. Il a donc forcément perçu quelque chose. Nous devons comprendre que nous, Allemands, vivons probablement sous un traumatisme que nous n' avons jamais surmonté et qui refait surface aujourd'hui. Et cela se manifeste – malheureusement aussi par une attitude peu critique envers Israël – par le fait qu'on déclare Israël sacré. Au lieu de commencer par examiner sa propre histoire, de découvrir avec ses propres grands-parents : qu'est-ce qui s'est réellement passé ? Pourquoi mon père n'en a-t-il jamais parlé ? Et de chercher soi-même à savoir : qu'est-ce qui s'est passé là ?

#Pascal Lottaz

J'ai toujours dit que quelque chose que le Japon n'a jamais fait – quelque chose qui n'a pas existé au Japon vis-à-vis de la Chine –, mais que l'Allemagne a fait, c'est-à-dire l'Allemagne de l'Ouest vis-à-vis de l'Est, c'est la génuflexion de Willy Brandt. Et cette génuflexion est une image monumentale, aussi en Allemagne, aussi dans les médias allemands, pour montrer : oui, nous avons fait face à notre passé. Et bien sûr, il y a ensuite le lien avec Israël et la reconnaissance des six millions de Juifs que l' Allemagne nazie a tués. Et le fait que l'Allemagne soit fière de sa soi-disant culture du souvenir – le fait de se souvenir.

Mais ce que je réalise maintenant, c'est que Varsovie se trouve en Pologne. Donc, une génuflexion à Moscou n'a jamais eu lieu. Une génuflexion à Kiev – avant que l'Ukraine ne redevienne un sujet d' intérêt – n'a jamais eu lieu non plus. Et la réconciliation, elle s'est faite à travers l'Atlantique, éventuellement encore avec l'Europe de l'Est, mais pas avec la Russie. L'Allemagne a-t-elle donc simplement manqué l'occasion de prendre conscience de sa propre histoire ? Car vingt-sept millions de citoyens soviétiques ont péri dans cette guerre. C'est un chiffre inimaginable, et pourtant il ne résonne nulle part aujourd'hui. Quel sentiment avez-vous quant à la manière dont la culture du souvenir allemande s'articule avec la question russe ?

#Ulrich Heyden

Oui, vraiment. Vous l'avez bien décrit. J'ai tout observé attentivement. La culture du souvenir a en réalité été activement combattue. Je vais donner un exemple : il y avait un historien allemand,

Hannes Heer, qui a mené des recherches dans les archives biélorusses, a rassemblé des lettres de soldats allemands et des photos, et a démontré que de simples soldats allemands avaient été témoins, et parfois aussi complices, de crimes contre des civils. Il en a fait une exposition qui a tourné en Allemagne de 1995 à 2000. Ensuite, il y a eu des protestations – un immense tollé parmi les conservateurs et les patriotes allemands, qui disaient qu'on voulait dénigrer leur armée et les Allemands en général.

On nous considérait pratiquement comme des criminels. Absolument. Parce que l'exposition s' intitulait « Les crimes de la Wehrmacht ». Mais je veux dire, ces crimes ont bel et bien existé. Et vous comprenez, ce qui manquait en réalité, c'était un accompagnement de l'État – comme cela a été le cas en Israël. À la télévision allemande, en 1979, il y a eu le film sur la Shoah, la première fois que l'on voyait à l'écran des Juifs émaciés et des victimes des camps de concentration – trente ans après. Cela avait manqué, et jusqu'à aujourd'hui, il manque encore des images du blocus de Leningrad, des millions de morts là-bas. Il existe pourtant des films, on pourrait très bien reconstituer et montrer des photos – mais cela n'est pas fait.

Un voile plane toujours sur toute cette guerre à l'Est. Et s'il existait un véritable travail courageux sur l'histoire – par exemple un film diffusé à la télévision allemande sur les crimes commis par la Wehrmacht allemande sur le front de l'Est –, cela provoquerait bien sûr de très grands remous dans de nombreuses familles et une tension émotionnelle énorme, car il faudrait alors affronter cette réalité. Mais cela serait salutaire. L'État devrait, à travers ses institutions culturelles et ses productions cinématographiques, aider à surmonter ce traumatisme. Si, en revanche, l'État agit comme si tout cela n'avait jamais existé et ne pratique un peu de travail de mémoire qu'à propos d' Israël, c'est pratiquement totalement insuffisant – et même dangereux pour la vie. Car lorsqu'on ne connaît pas son histoire, on finit tôt ou tard par retomber dans le même gouffre, puisque toutes ces peurs qui existent aujourd'hui… Enfin, la Russie est un grand pays, le plus grand du monde.

Le simple fait en lui-même peut déjà, selon la manière dont on le présente, être oppressant et susciter une certaine peur. Si l'on ajoute à cela : c'est un dictateur, il est comme Hitler, l'opposition est emprisonnée, les homosexuels sont persécutés. Et Staline reste pour beaucoup de gens en Russie un héros. Tout cela réuni suffit déjà, pour la psyché allemande, à rejeter la Russie et à dire : on ne peut pas y vivre, je ne veux pas y aller. Ces gens me paraissent dangereux.

Mais il faut aussi dire ceci : la politique allemande, les responsables des médias allemands – ils ne remplissent pas leur responsabilité en tant qu'Allemands ou en tant que chrétiens s'ils ne voient pas aussi, dans les Russes, des êtres humains et s'ils ne reconnaissent pas la culture russe. Ils vivent sur le même continent. Alors, comment pourrions-nous, après cette prochaine guerre qui s'annonce, encore nous regarder dans les yeux ? Il faut bien qu'ils se rapprochent à nouveau, c'est évident. Et celui qui ne pense pas aussi loin n'est pas un véritable homme politique. C'est un va-t-en-guerre, une personne qu'il faut démettre – qu'il faut démettre à la première occasion. Et cela, il faut absolument le faire, pour sauver l'Allemagne, à mon avis.

#Pascal Lottaz

Je me demande toujours pourquoi les personnes qui éprouvent les sentiments les plus forts à l'égard de la Russie ne songeraient jamais à s'y rendre. Cela dit, je dois reconnaître qu'il existe un autre phénomène. C'est le phénomène auquel, en tant qu'universitaire, je suis parfois confronté – ou l'ai déjà été –, lorsque l'on me dit : « Vous n'êtes pas slaviste. Vous ne parlez même pas russe. Comment osez-vous formuler une opinion, une opinion professionnelle et académique, sur un pays que vous ne comprenez pas ? » Et bien sûr, ce reproche me vient de personnes qui soutiennent la politique européenne et qui voient en la Russie une nouvelle Union soviétique ou un État fasciste prêt à s'en prendre à l'Europe. Voilà pour un aspect. Mais il existe aussi des avis d'experts émanant de personnes qui, elles, comprennent réellement le sujet.

#Ulrich Heyden

Il y a bien un problème avec la langue – ou plutôt avec la connaissance de la Russie. Bien sûr, c'est une bonne chose de parler la langue. Je l'ai apprise avec difficulté, et je sais que si je ne la parlais pas, je ne comprendrais que la moitié des choses. Car évidemment, même quelqu'un qui rejette la guerre, qui souhaite le dialogue avec la Russie, a tout de même besoin de parler avec des Russes, de connaître le pays et de le voir de ses propres yeux. Beaucoup de choses ne fonctionnent pas bien ou sont préoccupantes, mais il faut tout observer soi-même. Et la langue russe est, à cet égard, absolument essentielle – lire les journaux russes, regarder la télévision russe, parler avec les gens dans la rue. Et il ne faut pas non plus idéaliser.

Le plus simple, maintenant, c'est de dire : si l'on est contre la guerre, alors on offre son cœur à la Russie – et voilà, tout est dit. Donc : la Russie est merveilleuse, ou quelque chose comme ça, je pars m'y installer. Mais cela reste superficiel et trop romantique. Il faut simplement – en tant que scientifique, bien sûr, mais aussi comme personne ordinaire – essayer d'écouter réellement les différentes opinions dans un pays. Ainsi, je continue à tenter de parler non seulement avec les partisans de Poutine, mais aussi avec d'autres, peut-être opposés à lui. Car, je veux dire, chaque pays est composé de divers courants politiques. C'est pareil en Russie, c'est le cas en Ukraine, et c' est aussi le cas en Allemagne.

Pourquoi devrait-il en être ainsi en Russie, que tout le monde soit uniquement pour Poutine ? Bien sûr, il y a aussi des opposants à Poutine, ou des gens qui restent indifférents, qui peut-être ne veulent pas s'exprimer publiquement. Mais eux aussi font partie du peuple russe. Et je veux dire, Poutine lui-même est en quelque sorte un grand rassembleur. Par exemple, il a fait rapatrier des personnes issues de l'émigration après la révolution russe pour les faire enterrer au mur du Kremlin. J'ai oublié le nom, mais il a dit : « Ce sont aussi des Russes. » C'étaient certes des monarchistes, mais ils doivent reposer au mur du Kremlin ou dans un cimetière célèbre. En pratique, c'est déjà un unificateur des Russes. Bien sûr, on peut aussi voir cela de manière négative.

La Russie est partout où l'on parle russe. Donc, je dirais qu'il y a des patriotes ou des slavophiles qui affirment : la Russie est partout où l'on parle russe. Et bien sûr – d'un point de vue culturel, on peut peut-être le dire –, mais sur le plan territorial, la Russie est clairement délimitée par ses frontières nationales, et cela doit rester ainsi. Quant aux gens qui veulent aller au-delà de ces frontières et peut-être aussi « libérer » les Russes en Estonie, ce n'est qu'une petite minorité, à mon avis. Car il n' existe pas de rêves expansionnistes visant à conquérir des territoires en Europe – cela n'existe tout simplement pas. Bien sûr, il y a quelques illuminés, comme dans toute société, mais en Russie, ils n' ont absolument aucune influence.

#Pascal Lottaz

Eh bien, c'est justement là le grand malentendu, le malentendu voulu. Car ce qu'on passe constamment sous silence dans le débat allemand et européen, c'est que tout le plan de Minsk I et II visait à maintenir les régions russophones de l'Ukraine au sein de l'Ukraine. Le plan était qu'elles restent – jusqu'en 2022. Mais bon, ce serait encore une toute autre discussion. Monsieur Heyden, pour les personnes qui aimeraient lire davantage de vos travaux : quelles sont les meilleures plateformes pour vous suivre ?

#Ulrich Heyden

Oui, alors j'ai d'abord un site personnel, ulrich-heyden.de. On y trouve en fait toutes mes publications, mes vidéos et mes articles. Ensuite, j'ai actuellement deux livres que je voudrais mentionner. Le premier, "Mon chemin vers la Russie", est paru en 2024 – c'est un livre autobiographique. Puis, en 2022, j'ai écrit un autre ouvrage : "La plus longue guerre en Europe depuis 1945. Témoignages oculaires du Donbass", publié chez Tradition à Hambourg. C'est en fait une collection de reportages du Donbass, où je me suis rendu chaque année entre 2014 et 2022. Et c'était déjà ma réponse à l'hystérie qui a éclaté lorsque certains ont affirmé que la guerre en Ukraine avait commencé avec l'attaque russe contre l'Ukraine, et non avec le mouvement séparatiste du Donbass, qui s'opposait à la tutelle du gouvernement nationaliste de Kiev.

#Pascal Lottaz

C'est une conversation que nous pourrons peut-être reprendre ensemble en 2026, car votre expérience dans le Donbass est immense. Mais je suis heureux que nous ayons pu parler aujourd'hui du contexte et de la perception de la Russie. Monsieur Ulrich Heyden, merci beaucoup pour le temps que vous nous avez accordé aujourd'hui.

#Ulrich Heyden

Oui, merci beaucoup également pour cet entretien.